

Québec français



L'audition
Brûler les planches

Chantale Gingras

Number 140, Winter 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50488ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gingras, C. (2006). Review of [L'audition : brûler les planches]. *Québec français*, (140), 99–101.

On fait du théâtre parce qu'on a l'impression de n'avoir jamais été soi-même et qu'enfin on va pouvoir l'être.

Louis Jouvet, cité dans le *Petit dictionnaire de théâtre*.

L'AUDITION

Brûler les planches

> Luc Picard. Source des photos: www.christaffilms.com

Luc Picard fait certainement partie des comédiens les plus appréciés des Québécois. Les rôles qu'il a défendus au petit comme au grand écran ont été salués par la critique et aimés du public. Au fil des ans, l'acteur s'est bâti une solide réputation, non seulement parce qu'il a prêté sa voix et son corps à des personnages denses et exigeants, mais aussi parce qu'il est l'un des rares comédiens à oser prendre la parole sur la place publique, que ce soit pour défendre sa vision de la société et du pays, ou pour parler de sa conception du jeu et de sa démarche artistique. Pour *L'audition*, il endosse un tout nouveau rôle, qu'il défend avec art et talent : celui de réalisateur. Devant sa prestation aussi convaincante qu'assurée, on reconnaît aisément qu'il a tout le profil de l'emploi.

*L'audition*¹ raconte l'histoire de Louis Tremblay (interprété par Luc Picard, excellent), dont le métier consiste à casser la gueule des quidams qui tardent à rembourser leur usurier. Depuis des années, il joue les durs et traque les mauvais payeurs, ne laissant derrière lui que des hommes défigurés et effrayés. Mais quand frappe (!) la quarantaine, il fait le point sur sa vie et remet en question son parcours. Même si sa compagne Suzie (Suzanne Clément, lumineuse) l'aime et l'accepte tel qu'il est, Louis a de plus en plus de mal à accepter l'image que lui renvoie son miroir : la vacuité de sa vie le désespère. Quand sa cousine lui propose de passer une audition pour un rôle dans un film, Louis saisit cette chance de réaliser ses ambitions secrètes et commence à travailler son personnage, sans en parler à Suzie. Presque simultanément, Suzie apprend qu'elle est en-

ceinte et elle commence à se faire lentement à l'idée d'assumer le rôle de mère, bien qu'elle hésite encore à l'annoncer à Louis. Sans le savoir, ils se trouvent tous les deux à la croisée des chemins, face à un univers de possibles, voyant leur rêve respectif sur le point de se réaliser.

Le Parrain

Issu d'un quartier de l'est de Montréal, Louis Tremblay a longtemps cru que la scène n'était pas pour lui, que rêver d'être acteur, c'était penser trop grand, c'était penser trop haut. Voilà pourquoi il a rangé ses ambitions de jeunesse au fond d'un tiroir quand on lui a offert la possibilité de gagner facilement (et malhonnêtement) sa vie. Il a donc accepté la job de bras qu'on lui offrait, jouant à intimider les victimes qu'on lui désignait et livrant ses prestations dans les fonds de ruelle et les arrières-cours. Flanqué de Marco (Alexis Martin), son acolyte gauche et passablement névrosé, Louis exerce son métier de petit mafieux sans trop réfléchir, comme englué dans la fatalité et le cercle vicieux du vice.

Il y a quelque chose de fondamentalement naturaliste dans le parcours de Louis Tremblay, une sorte de déterminisme qui le pousse à s'enfoncer dans son milieu, à reproduire les comportements qu'on attend de lui. Il met ses rêves en veilleuse, se contentant de répéter dans son salon les répliques du *Parrain* de Coppola, se mettant lentement mais sûrement à ressembler de plus en plus à des pauvres types comme Marco, aux prises avec des questionnements insignifiants, cassant des gueules sans aucun remords, vivant sans envergure.

Quand l'homme de main se décide enfin à céder la place à l'homme de théâtre, une transformation majeure s'opère chez Louis, qui découvre soudainement sa valeur. Il se présente d'abord devant son coach de jeu, Philippe Chevalier (Denis Bernard, bouleversant), la queue entre les jambes, tout à fait conscient d'entrer sur un territoire qui n'est pas le sien. Face à ce comédien accompli, assis du bout des fesses sur un fauteuil égaré au milieu des livres, Louis



> Denis Bernard



> Suzanne Clément

se sent plus que jamais comme un impos- teur, mais son orgueil et surtout la gentillesse insistante de Philippe Chevalier le poussent à s'aventurer pour de bon sur ce terrain in- terdit. Bientôt, il en vient même à oublier la distance qui le sépare de son guide, de son parrain, et finit par ne plus voir entre eux que leur passion commune pour le jeu. Au terme de leurs rencontres, Louis semble bien avoir réussi son passage à l'Ouest, et avoir laissé le p'tit gars de l'Est derrière. Avec Phi- lippe Chevalier, il développe ce qui semble être sa première véritable amitié, autrement plus enrichissante et nourrissante que la re- lation de surface qu'il entretient avec Marco, un pauvre type à la pensée stérile.



► Alexis Martin



► Luc Picard et Alexis Martin

Un jeu d'enfant

L'audition à laquelle Tremblay se prépare exige qu'il se glisse dans la peau d'un père qui doit faire ses adieux à son petit garçon. Assis face à une caméra, ce père, dans une ultime conversation à sens unique, redit toute l'affection qu'il a pour ce fils qu'il ne verra pas grandir et il tente de lui léguer tout son amour de la vie, l'enjoignant chaleureusement à profiter de chaque instant qui passe.

Luc Picard, à qui on doit le scénario du film, a eu cette idée de testament idéologi- que lorsqu'il a lui-même écrit une lettre à son fils dans laquelle il lui annonçait tous les bon- heurs que la vie lui réservait, se replongeant dans le plaisir que l'on ressent, enfant, à dé- couvrir certaines choses pour la première fois : le goût des patates frites, le plaisir de jouer, le frisson du premier french kiss, ... En songeant justement au plaisir qu'ont les enfants à jouer et à s'inventer des histoires, Luc Picard a eu envie de faire un film où l'on assisterait en quelque sorte à la genèse d'un

rôle, à sa préparation en coulisses. Le film qui en résulte propose une réflexion intéres- sante et originale sur la nature du jeu, sur les étapes qui marquent la construction d'un personnage, sur les ressources que le comé- dien exploite pour rendre un personnage crédible. Sans dire que le film *démystifie* le travail du comédien, on doit admettre qu'il lui rend un bel hommage en exposant les étapes qui mènent à la naissance d'un per- sonnage, souvent plus vrai que nature. Ce qu'il y a de bien aussi dans *L'audition*, c'est que ce métadiscours sur le jeu dramatique s'insère de façon tout à fait naturelle dans la trame narrative : loin d'apparaître comme un cours 101 sur l'interprétation dramatique, ces réflexions éclairent de belle façon les ap- prentissages que doit faire le personnage de Louis, désireux de quitter sa vie en marge pour entrer de plain-pied dans la vie dont il rêve depuis longtemps. Pendant des années, Tremblay a joué à être quelqu'un d'autre que lui-même, il a renié ses désirs intimes par habitude, par manque de confiance, par peur du ridicule. En se préparant à se glisser dans la peau d'un personnage, il réalise qu'il est maintenant trop à l'étroit dans la sienne et qu'il est prêt à muer.

La relation de Louis avec son mentor, Philippe, l'amène même à explorer des zones inconnues : celle du bonheur d'être père et d'avoir la formidable mission de faire voir à son enfant ce que la vie a de plus beau. Il apprend ainsi à montrer ses émotions et à faire davantage confiance à son instinct. À travers le jeu, il explore les secrets de la pa- ternité et en apprenant à faire semblant, il apprend à faire plus vrai. Tellement vrai, en fait, que son fils, qui visionnera la cassette de l'audition quatre ans plus tard, prendra pour siens les mots d'affection que Louis, l'acteur, adresse à la caméra.

Les fantômes du passé

Sans dévoiler tous les ressorts de l'intri- gue, il faut tout de même dire que même si Louis a délibérément choisi de couper les ponts avec son passé, celui-ci viendra le rat- traper au moment où il s'y attend le moins, alors qu'il se croyait bel et bien sorti du bois. Il paiera bien cher les erreurs qu'il a commi- ses par le passé. Le scénario exploite avec finesse le thème de l'impossible rédemption, qui est d'ailleurs évoqué de manière très ha- bile à travers la pièce de théâtre que monte Chevalier et qui a pour titre *Rançœur*. Cette

pièce est en effet une mise en abyme de la vie de Louis : quand celui-ci assiste, admi- ratif, à la première représentation de la pièce de son ami, il ne se doute pas une seconde que c'est en fait son destin qui défile sous ses yeux, alors que le personnage, agonisant dans les bras de sa bien-aimée, lui redit tout l'amour qu'il a pour elle et le bonheur qu'il a à respirer son parfum.

Ce soudain revers que connaît le person- nage de Louis rappelle à certains égards ce- lui que connaît Tom, le personnage principal du film *Histoire de violence*, du cinéaste ca- nadien David Cronenberg (2005). Sortis en salle presque au même moment, les deux films font ressortir la difficulté de rompre avec le passé et la force des déterminismes qui régissent tout individu, l'amenant à re- produire, souvent malgré lui, des situations ou des comportements auxquels il cherche à échapper. Il est vraiment intéressant de comparer le destin de ces deux hommes qui ont décidé d'opérer un virage à 180 degrés et qui goûtent enfin à la félicité d'une vie rangée... jusqu'à ce que leur ancienne vie leur revienne comme un boomerang.

Une audition bien orchestrée

Le film de Picard est réalisé avec beau- coup de talent et d'intuition : les cadrages, le montage et même la musique concourent tous à nouer solidement les fils de l'intrigue. Il est ainsi intéressant de constater que le Louis « casseur de gueules » est filmé majori- tairement en plan général, en plan moyen (cadré au pied) ou en plan américain (cadré à mi-cuisses), et que le Louis apprenti- comédien est davantage filmé en gros plan ou en plans rapprochés, comme si l'objectif devenait une loupe visant à montrer qui il est vraiment. Nettement plus intimistes, les plans qui cadrent le Louis en devenir, que ce soit lors des répétitions avec Philippe ou lors des tête-à-tête qu'il a avec son miroir, soutien- nent efficacement et discrètement le propos du long métrage, à savoir le cheminement qui amène Louis à se rapprocher de lui-même, de ce qu'il est essentiellement.

Le montage offre aussi de belles surpri- ses, et ce, dès le générique du début, où l'on suit à travers les rues de la ville les longues jambes de Suzie, chaussées de bottes à petits talons, qui s'arrêtent sur le coin d'un trot- toir pour écraser un mégot de cigarette à côté duquel Marco viendra jeter négligemment le sien quelques secondes plus tard, symbo-

lisant bien par là le relais qui s'opère entre les deux êtres qui se partagent la vie de Louis. En effet, l'histoire montre que les deux personnages sont inconciliables : quand Louis est avec Suzie, il fait tout pour oublier sa vie avec Marco et quand il est avec Marco, il s'efforce de ne pas penser à Suzie. Il y a aussi ce magnifique travelling droite qui nous montre une enfilade de scènes où les personnages sont vus seuls avec leur solitude : Philippe tuant le temps devant une bière et une machine à poker ; Marco végétant devant la télé avec son chien sous le bras, la grand-mère insomniaque, prise avec le vide désespérant de sa petite-fille décédée, et Louis et Suzie, allongés chacun à son extrémité du lit, seuls avec le projet secret qu'ils caressent.

La réalisation ménage aussi d'intéressants effets de tension et de surprise. Par exemple, quand Suzie, toute encore à sa joie de savoir qu'elle est enceinte, attend rêveusement à un carrefour et qu'elle interrompt sa rêverie pour rattacher son lacet de chaussure, le spectateur anticipe le pire, pressent immédiatement la suite..., qui s'avère tout autre que celle à laquelle il s'attendait.

Aussi l'une des grandes qualités de la réalisation est qu'elle est sobre et bien équilibrée : elle enchaîne avec naturel les moments dramatiques et les moments plus humoristiques, légers, assurés en grande partie par Alexis Martin, qui sait donner au personnage de Marco juste assez de névrose pour relâcher la tension dramatique, et elle laisse beaucoup de place au texte, assez puissant pour que les comédiens puissent se permettre de jouer avec retenue. Il en résulte un film qui s'avère troublant par sa sobriété et son authenticité, supporté par des acteurs qui savent laisser filtrer l'émotion sans trop appuyer pour la déployer. Et si le film finit par tirer une larme au spectateur, c'est sans doute, justement, parce qu'il l'a accoutumé à une réserve qui donne encore plus d'ampleur au ressort final... que je me garderai bien sûr de dévoiler ici.

La mise en images

Le cinéphile attentif pourra également constater à quel point le film en apparence tout simple de Picard est bien ficelé et pénétré de différentes symboliques. D'abord, le fait que l'intrigue se déroule au début de l'automne marque d'emblée la fin d'un cycle, qui est ici caractérisée par un important virage existentiel chez les personnages principaux. La chanson de Daniel Bélanger, qui

sonne comme une ritournelle, exprime d'ailleurs le vœu que le vent souffle le passé au loin.

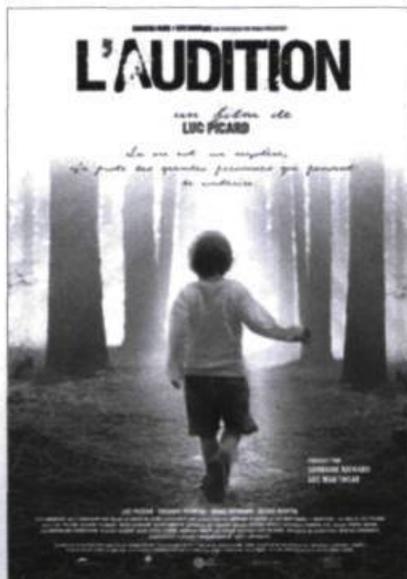
Il y a aussi les lieux qui revêtent une importante symbolique ici : l'appartement de Louis et Suzie symbolise le cocon dans lequel leur amour est tenu bien au chaud, à l'abri de tout ; les bars où Louis rencontre Philippe et Marco évoquent l'univers masculin où Louis prend conscience de la place qu'il occupe dans la société en tant qu'homme, où il se découvre en se comparant à ses pairs. La forêt illustre quant à elle un lieu imaginaire, initiatique, quelque peu fabuleux, où Louis peut s'imaginer être quelqu'un d'autre que celui qu'il a toujours été. Elle devient son espace de jeu, une scène grandeur nature où il peut camper les personnages sur lesquels il travaille pour l'audition : le père, pétri d'amour, et son fils de trois ans qui s'avance entre les allées mystérieuses tracées par les arbres. Le film s'achève d'ailleurs sur l'avancée de ces deux personnages vers les profondeurs vaporeuses qui se dessinent derrière les hauts pins, comme s'ils retournaient à leur monde imaginaire.

Les rues qu'arpentent en long et en large Louis, Suzie et Marco pourraient quant à elles symboliser l'espace social qu'ils occupent, ou qu'ils cherchent à occuper. Louis et Marco

les sillonnent en guettant leur « proie » dans le détour, comme pris dans un labyrinthe, tandis que Suzie les parcourt longuement, laissant tranquillement ses pensées défilier à la même vitesse que ses pas. Louis et Marco semblent chercher leur territoire ; Suzie, elle, découvre que ce territoire est en elle. Au milieu du film, Louis arrive aussi à tracer son propre itinéraire, bordé par une allée d'arbres. Quant à Marco, il retourne hanter les ruelles, flanqué d'un nouvel acolyte, avançant désormais vers ce qu'il sait être un cul-de-sac.

Dans *L'audition*, il y a enfin l'exploitation intéressante de l'image dans l'image, à savoir les fragments d'existence mis en relief par les miroirs, les photographies, la scène, la caméra, et même les vitrines, qui servent de cadre au réel, qui en soulignent les contours. C'est d'abord devant un miroir que Louis confronte le nouvel homme qu'il est en train de devenir et qu'il juge sa crédibilité. Une fois transformé, il cesse de prendre des photos des hommes qu'il tabasse et se laisse immortaliser par la pellicule, tout sourire aux côtés de Philippe, à l'aube de sa nouvelle vie. La scène et la caméra, cadres à l'intérieur desquels s'élabore le jeu, diffusent quant à elles une image façonnée du réel. Enfin, la vitrine du restaurant à travers laquelle Louis aperçoit Suzie qui annonce sa grossesse à ses collègues agit comme un écran de cinéma qui vient amplifier, s'il s'en faut, l'impact de cette révélation qui lui scie les jambes.

L'audition s'inscrit clairement dans la mouvance actuelle des films québécois qui interrogent la peur de l'engagement chez les personnages masculins (comme dans *L'horloge biologique*, de Ricardo Trogi) et la nature de la relation père/fils (*La vie avec mon père*, de Sébastien Rose, *Les invasions barbares*, de Denys Arcand, et *C.R.A.Z.Y.*, de Jean-Marc Vallée). Cependant, Luc Picard nous présente un film totalement dénué de cynisme, qui se veut plutôt comme une ode bien sentie à la paternité et au bonheur fébrile qu'un homme peut ressentir à l'idée de devenir un passeur de conscience. Il y a de quoi pousser un bon soupir.



1 Réalisation et scénario : Luc Picard, 2005. Avec Luc Picard, Suzanne Clément, Alexis Martin, Denis Bernard, Julie McClemons et Marie-France Lambert. Photographie : Pierre Jodoin. Montage : Gaëtan Huot. Musique : Daniel Bélanger. *L'audition* a remporté trois prix au Festival International du Film de Montréal (FIFM) : celui du meilleur acteur (Luc Picard), le prix du public et l'Iris d'or, remis par le jury (présidé cette année par le réalisateur français Claude Lelouch) au meilleur film de la compétition.